

LE NAUFRAGE DU CONTRE-TORPILLEUR CHACAL (2)



(Suite de l'Écho du mois dernier)

Le naufrage

André Pommet, âgé de 24 ans en 1940, résidait rue Jean Jaurès, devenue aujourd'hui rue Victor Eusen à Saint-Pierre Quilbignon. Rappelé après la déclaration de guerre, il embarqua sur le Chacal, un contre-torpilleur de 2126 tonnes et d'un équipage de 233

hommes. Face au cap Gris-Nez, ce bâtiment fut attaqué par des Stukas (avions bombardiers en piqué) et reçut 4 bombes, puis il fut mitraillé et enfin canonné avec précision, par des batteries côtières prises par l'ennemi.

Sa machine étant inutilisable et son avant en flammes, il dérivait vers la côte. L'ordre d'évacuation avait été donné ; il s'agissait de faire vite car les soutes à munitions de l'avant n'avaient pu être noyées. André avait prévu d'utiliser un madrier pour l'aider lorsqu'il se serait jeté à l'eau ; hélas celui-ci, gorgé d'eau a aussitôt coulé. Gardant son calme, il a plongé et nagé vers un radeau que poussaient quelques hommes pour s'éloigner de l'épave. Ouf ! Il les rattrapa et saisit une poignée libre. Voyant qu'il s'y prenait mal, un ancien lui prit la main de sorte que le cordage entoure celle-ci avant de saisir la poignée, une mesure de sécurité. Et l'attente commença dans le bruit d'explosions des munitions et de la canonnade provenant de la côte. À tour de rôle, un naufragé prenait place dans le radeau. Quand son tour arriva, il refusa de s'y installer, se sentant bien physiquement ; un autre a donc pris sa place. Cela s'est reproduit plusieurs fois, mais au bout d'un moment, fatigué, il a demandé à se reposer ; un autre infortuné attendait cet instant et a montré sa désapprobation. Il a fallu que l'ancien intervienne pour qu'André, enfin, fasse son rétablissement pour s'asseoir dans le filet. C'est alors qu'il aperçut le sauveur ; il n'eut que le temps de dire : "un bateau" et il s'évanouit.

Le sauvetage

On lui a raconté la suite, la voici. Le Messidor approchait, c'était un chalutier armé par la Marine Nationale. Il a manœuvré pour que le radeau vienne se mettre à couple sous l'effet du courant. Ensuite, les gabiers ont passé un filet sous le radeau, le mât de charge a remonté la palanquée de bonshommes en grappe pour affaler le tout sur le pont. Il convenait d'aller vite, car l'ennemi tirait. André a repris ses esprits alors que le cuisinier du bord, un quart à la main, allait lui faire boire une bonne rasade de cambusard. Il en a bu, a vomi, rebu et revomi. C'était pour qu'il régurgite le mazout et autres saletés qu'il avait absorbées. En effet, lorsque le radeau tossait contre la coque du Messidor, la couche d'impuretés s'est épaissie et les naufragés en ont bu. Assis dans le filet, André a été un peu épargné. Ce fut une chance, tous n'en eurent pas.

Le retour

André s'est remis sur pieds en titubant, et le cuisinier s'est occupé d'un autre infortuné. Par la claire-voie surplombant la machine, il vit un marin, la burette d'huile à la main, qui s'activait. "Eh oh, la belle rouge !". André l'a aspergé de cambusard et de mazout qu'il avait toujours dans l'estomac. Il s'est excusé évidemment, et le mécanicien lui a fait un signe amical prouvant qu'il ne lui tenait pas rancune. Ce type de bombardement, bien que peu agréable, était quand même moins violent que celui des Stukas qu'on craignait sans arrêt. Le Messidor, qui recueillit 120 hommes, dont 28 blessés, fit alors route vers Le Havre, où ils furent débarqués, comme l'attestent les documents que m'a remis son fils Christian, puis il gagna Cherbourg. S'il était sauf, beaucoup périrent dans cette tragédie ou encore, décédèrent des suites de leurs blessures. Le bombardement, le mitraillage, l'épuisement, le froid, la noyade, le mazout absorbé, quelle poisse !

La fin de la mésaventure

André, démobilisé, a repris le travail à l'Arsenal. Auparavant, il suivait activement les cours du soir, afin d'améliorer sa condition par le biais de la promotion sociale. Hélas, ses livres, cahiers, tout son matériel se trouvaient à bord du Chacal. Il n'a jamais eu le courage, après ces épreuves, de reprendre ses études, on le comprend ! C'était l'occupation et tous les tourments qu'elle apportait. La preuve : il a même été obligé de quitter Brest pour l'Allemagne, car il fut désigné pour le STO (**S**ervice du **T**ravail **O**bligatoire imposé par l'occupant),

Joseph Roudaut

